

Avoir le coeur à l'argent

La Chute de l'empire américain de Denys Arcand

Frédéric Bouchard

Volume 36, numéro 3, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2018). Compte rendu de [Avoir le coeur à l'argent / *La Chute de l'empire américain* de Denys Arcand]. *Ciné-Bulles*, 36(3), 51–51.



La chute de l'empire américain

de Denys Arcand

Avoir le cœur à l'argent

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Dès la séquence d'ouverture du plus récent long métrage de Denys Arcand, le ton est donné : un homme et une femme sont assis face à face, au restaurant. Le premier maudit sa trop grande intelligence, la seconde constate le cul-de-sac de leur relation amoureuse. En quelques minutes, **La Chute de l'empire américain** expose le désespoir de son héros, Pierre-Paul Daoust, un docteur en philosophie roulant aux quatre coins de Montréal à bord d'une camionnette pour effectuer des livraisons, condamné par une société trop peu exigeante pour accueillir ses facultés intellectuelles exceptionnelles.

C'est avec verve et énergie que Denys Arcand filme l'histoire de cet homme qui se retrouve avec plusieurs millions de dollars après avoir été témoin d'un vol à main armée avorté. L'affection du réalisateur pour ses personnages est palpable dans les nuances qui caractérisent ceux-ci : que ce soit Pierre-Paul, qui s'enfuit contre toute attente avec le magot malgré son dévouement à la cause des itinérants; Sylvain « the brain » Bigras, un ex-motard libéré sous conditions qui suit des cours sur l'évasion fiscale; ou Aspasia, une escorte de luxe affectionnant les mots de Racine et dont le

livreur se paie les services après avoir empoché le butin, qui se laisse prendre au jeu de la passion.

Mais ce serait mal connaître Arcand que de croire que ces subtilités ne sont pas au service d'une cause plus grande, l'argent. Le cinéaste définit ici les paramètres d'un monde politique obsédé par le gain et d'un système complètement contaminé par le pouvoir. Il dénonce de manière un peu grossière cet univers capitaliste par des dialogues souvent didactiques et des contrastes assez primaires. Mais c'est surtout grâce à son humour corrosif et à son infatigable cynisme que le réalisateur fait mouche, que ce soit dans un bref échange entre Bigras et Aspasia sur les clichés des films policiers ou dans l'absurde et grinçante séquence du dénouement où plusieurs individus venus échanger un investissement de fonds à l'étranger contre de l'argent liquide défilent devant Pierre-Paul, l'ex-détenu et la travailleuse du sexe. Le film se révèle alors percutant et le trio composé d'Alexandre Landry, Maripier Morin et Rémy Girard dégage une étonnante complicité.

Le cœur de Denys Arcand bat encore plus fort pour ceux qui sont de l'autre côté de ce décor : les sans-abris. Non seulement le réalisateur ressuscite-t-il les personnages de Marcel et Joseph, les deux itinérants de

Joyeux Calvaire — une des nombreuses formes d'autoréférence du film —, mais il réserve sa conclusion à ce groupe de nomades. En offrant, d'un côté, un heureux dénouement à Jean-Claude, l'ami itinérant de Pierre-Paul, et en brossant de l'autre le portrait d'une poignée d'Inuits sans le sou, Arcand dédie son long métrage à ces laissés-pour-compte du système. Quant au principal protagoniste, il devient une figure (semi)valeureuse à la Robin des Bois en regroupant son entourage dans le travail communautaire, créant par le fait même un lien de fraternité entre plusieurs personnages. Mais pour parvenir à ces quelques moments de vérité, il aura malheureusement fallu subir l'improbable idylle entre le héros et sa Marie-Madeleine. Soulignés à grands coups de musique classique signée Mathieu Lussier, leurs instants d'intimité rompent maladroitement avec le dynamisme du récit axé sur les péripéties et les rebondissements. Difficile par ailleurs de savoir si le cinéaste est ici ironique ou bien affreusement romantique puisqu'il laisse l'issue de cette liaison en suspens. Chose certaine cependant, **La Chute de l'empire américain**, à défaut d'être aussi brillant que son protagoniste, est imprégné d'amour et de passion pour le cinéma, ce qui manquait cruellement à l'œuvre de Denys Arcand depuis **Les Invasions barbares**. 



Québec / 2018 / 129 min

RÉAL. ET SCÉN. Denys Arcand **IMAGE** Van Royko **MONT.** Arthur Tarnowski **PROD.** Denise Robert **MUS.** Mathieu Lussier et Louis Dufort **INT.** Alexandre Landry, Maripier Morin, Rémy Girard, Louis Morissette, Maxim Roy, Pierre Curzi, Vincent Leclerc **DIST.** Les Films Séville